

TEXTOS

HECTOR BERLIOZ (1803-1869)

La Mort d'Ophélie

Texto de Ernest-Wilfrid Legouvé (1807-1903)

Au bord d'un torrent, Ophélie
Cueillait tout en suivant le bord,
Dans sa douce et tendre folie,
Des pervenches, des boutons d'or,
Des iris aux couleurs d'opale,
Et de ces fleurs d'un rose pâle,
Qu'on appelle des doigts de mort.

Puis élevant sur ses mains blanches
Les rians trésors du matin,
Elle les suspendait aux branches,
Aux branches d'un saule voisin;
Mais, trop faible, le rameau plie,
Se brise, et la pauvre Ophélie
Tombe, sa guirlande à la main.

Quelques instants, sa robe enflée
La tint encor sur le courant,
Et comme une voile gonflée,
Elle flottait toujours, chantant,
Chantant quelque vieille ballade,
Chantant ainsi qu'une naïade
Née au milieu de ce torrent.

Mais cette étrange mélodie
Passa rapide comme un son;
Par les flots la robe alourdie
Bientôt dans l'abîme profond
Entraîna la pauvre insensée,
Laissant à peine commencée
Sa mélodieuse chanson.
Ah!

HECTOR BERLIOZ (1803-1869)

La muerte de Ofelia

Traducción de Carmen Torreblanca y José Armenta

A la orilla de un arrollo, Ofelia
a lo largo de la rivera recogía,
en su delicada y dulce locura,
vincapervincas, botones de oro,
iris de color de ópalo
y flores de un rosa pálido
llamadas dedos de la muerte.

Luego, elevando en sus blancas manos
los risueños tesoros matinales,
los colgaba de las ramas,
de las ramas de un sauce cercano;
pero, demasiado débil, la rama se dobla,
se rompe y la pobre Ofelia
cae con su guirnalda en la mano.

Por unos instantes, su vestido ahuecado
la mantuvo sobre la corriente,
y como un velo henchido,
ella se mantenía a flote, cantando
cantando una antigua balada,
cantando como una náyade
nacida en el seno del arroyo.

Pero esta extraña melodía
pasó veloz cual rumor,
pues el vestido, empapado en la corriente,
en seguida al profundo abismo
arrastró a la pobre insensata
dejando apenas iniciada
su armoniosa canción.
Ah!

HECTOR BERLIOZ (1803-1869)

La captive

Texto de Victor Hugo (1802-1885)

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays,
Et cette mer plaintive,
Et ces champs de maïs,
Et ces astres sans nombre,
Si le long du mur sombre
N'étincelait dans l'ombre
Le sabre des spahis.

Je ne suis point tartare
Pour qu'un eunuque noir
M'accorde ma guitare,
Me tienne mon miroir.
Bien loin de ces Sodomes,
Au pays dont nous sommes,
Avec les jeunes hommes
On peut parler le soir.

Pourtant j'aime une rive
Où jamais des hivers
Le souffle froid n'arrive
Par les vitraux ouverts.
L'été, la pluie est chaude,
L'insecte verte qui rode
Luit, vivant émeraude,
Sous les brins d'herbe verts.

J'aime en un lit de mousses
Dire un air espagnol,
Quand mes compagnes douces,
Du pied rasant le sol,
Légion vagabonde
Où le sourire abonde,
Font tournoyer leur ronde
Sous un rond parasol.

Mais surtout, quand la brise
Me touche en voltigeant,
La nuit, j'aime être assise,
Être assise en songeant,
L'oeil sur la mer profonde,
Tandis que, pâle et blonde,

La lune ouvre dans l'onde
Son éventail d'argent.

OTTORINO RESPIGHI (1879-1936)

Il tramonto

Texto de Percy Bysshe Shelley (1792-1822)

Già v'ebbe un uomo, nel cui tenue spirto
(qual luce e vento in delicata nube
che ardente ciel di mezzo-giorno stempri)
la morte e il genio contendeano. Oh! quanta tenera gioia,
che gli fè il respiro venir meno
(così dell'aura estiva l'ansia talvolta)
quando la sua dama, che allor solo conobbe l'abbandono
pieno e il concorde palpitar di due creature che s'amano,
egli addusse pei sentieri d'un campo,
ad oriente da una foresta biancheggiante ombrato
ed a ponente scoperto al cielo!

Ora è sommerso il sole; ma linee d'oro
pendon sopra le cineree nubi,
sul verde piano sui tremanti fiori
sui grigi globi dell' antico smirnio,
e i neri boschi avvolgono,
del vespro mescolandosi alle ombre. Lenta sorge ad oriente
l'infocata luna tra i folti rami
delle piante cupe:
brillan sul capo languide le stelle.
E il giovine sussura: "Non è strano?
Io mai non vidi il sorgere del sole,
o Isabella. Domani a contemplarlo verremo insieme."

Il giovin e la dama giacquer tra il sonno e il dolce amor
congiunti ne la notte: al mattin
gelido e morto ella trovò l'amante.
Oh! nessun creda che, vibrando tal colpo,
fu il Signore misericorde.
Non morì la dama, né folle diventò:
anno per anno visse ancora.
Ma io penso che la queta sua pazienza, e i trepidi sorrisi,
e il non morir... ma vivere a custodia del vecchio padre
(se è follia dal mondo dissimigliare)
fossero follia. Era, null'altro che a vederla,
come leggere un canto da ingegnoso bardo
intessuto a piegar gelidi cuori in un dolor pensoso.

Neri gli occhi ma non fulgidi più;
consunte quasi le ciglia dalle lagrime;
le labbra e le gote parevan cose morte tanto eran bianche;
ed esili le mani e per le erranti vene e le giunture rossa
del giorno trasparia la luce.
La nuda tomba, che il tuo fral racchiude,
cui notte e giorno un'ombra tormentata abita,
è quanto di te resta, o cara creatura perduta!

“Ho tal retaggio, che la terra non dà:
calma e silenzio, senza peccato e senza passione.
Sia che i morti ritrovino (non mai il sonno!) ma il riposo,
imperturbati quali appaion,
o vivano, o d'amore nel mar profondo scendano;
oh! che il mio epitaffio, che il tuo sia: Pace!”
Questo dalle sue labbra l'unico lamento.

GABRIEL FAURÉ (1845-1924)

MIRAGES

**Textos de la baronesa Renée de Brimont
(1880-1943)**

I. Cygne sur l'eau

Ma pensée est un cygne harmonieux et sage
Qui glisse lentement aux rivages d'ennui
Sur les ondes sans fond du rêve, du mirage,
De l'écho, du brouillard, de l'ombre, de la nuit.

Il glisse, roi hautain fendant un libre espace,
Poursuit un reflet vain, précieux et changeant,
Et les roseaux nombreux s'inclinent quand il
passe,
Sombre et muet, au seuil d'une lune d'argent ;
Et des blancs nénuphars chaque corolle ronde
Tour à tour a fleuri de désir et d'espoir...
Mais plus avant toujours, sur la brume et sur
l'onde,
Vers l'inconnue fuyant glisse le cygne noir.

Or j'ai dit : "Renoncez, beau cygne chimérique,
A ce voyage lent vers de troubles destins ;
Nul miracle chinois, nulle étrange Amérique
Ne vous accueilleront en des havres certains ;

GABRIEL FAURÉ (1845-1924)

MIRAGES

**Traducción de Carmen Torreblanca y José
Armenta**

I. Cisne sobre el agua

Mi pensamiento es un cisne armonioso y sabio
que lentamente fluye en las riberas del hastío
sobre las aguas sin fondo del sueño, del espejismo,
del eco, de la bruma, de la sombra, de la noche.

Él se desliza, rey altivo que rasga un espacio libre,
persigue un reflejo vano, precioso y cambiante,
y los abundantes juncos se inclinan cuando
pasa,
oscuro y mudo en el umbral de una luna de plata;
y de la corola redonda de los nenúfares blancos
brotan a veces el deseo y a veces la esperanza...
Pero siempre hacia adelante, en la bruma y en el
agua,
hacia el misterio esquivo se desliza el cisne negro.

Pero dije: "Renuncia, bello cisne quimérico,
a este lento viaje hacia inciertos destins;
ningún milagro chino, ninguna extraña América
os acogerán en puertos seguros;

Les golfes embaumés, les îles immortelles
Ont pour vous, cygne noir, des récifs périlleux;
Demeurez sur les lacs où se mirent, fidèles,
Ces nuages, ces fleurs, ces astres et ces
yeux."

los golfos perfumados, las inmortales islas
te reservan, cisne negro, peligrosos arrecifes;
quédate en los lagos en los que se miran, fieles,
estas nubes, estas flores, estos astros y estos ojos."

II. Reflets dans l'eau

Etendue au seuil du bassin,
Dans l'eau plus froide que le sein
Des vierges sages,
J'ai reflété mon vague ennui,
Mes yeux profonds couleur de nuit
Et mon visage.
Et dans ce miroir incertain
J'ai vu de merveilleux matins...
J'ai vu des choses
Pâles comme des souvenirs,
Dans l'eau que ne saurait ternir
Nul vent morose.
Alors - au fond du Passé bleu -
Mon corps mince n'était qu'un peu
D'ombre mouvante ;
Sous les lauriers et les cypress
J'aime la brise au souffle frais
Qui nous évente...
J'aimais vos caresses de soeur,
Vos nuances, votre douceur,
Aube opportune ;
Et votre pas souple et rythmé,
Nymphes au rire parfumé,
Au teint de lune ;
Et le galop des aegyptiens,
Et la fontaine qui s'épand
En larmes fades...
Par les bois secrets et divins
J'écoutais frissonner sans fin
L'hamadryade,
Ô cher Passé mystérieux
Qui vous reflétez dans mes yeux
Comme un nuage
Il me serait plaisant et doux,
Passé, d'essayer avec vous
Le long voyage !...

Si je glisse, les eaux feront
Un rond fluide... un autre rond...
Un autre à peine...
Et puis le miroir enchanté
Reprendra sa limpidité
Froide et sereine.

III. Jardin nocturne

Nocturne jardin tout emplí de silence,
Voici que la lune ouverte se balance
En des voiles d'or fluides et légers ;
Elle semble proche et cependant lointaine...
Son visage rit au coeur de la fontaine
Et l'ombre pâlit sous les noirs orangers.

Nul bruit, si ce n'est le faible bruit de l'onde
Fuyant goutte à goutte au bord des vasques rondes,
Ou le bleu frisson d'une brise d'été,
Furtive parmi des palmes invisibles...
Je sais, ô jardins, vos caresses sensibles
Et votre languide et chaude volupté !

Je sais votre paix délectable et morose,
Vos parfums d'iris, de jasmins et de roses,
Vos charmes troublés de désirs et d'ennui...
Ô jardin muet ! -- L'eau des vasques s'égoutte
Avec un bruit faible et magique... J'écoute
Ce baiser qui chante aux lèvres de la Nuit.

IV. Danseuse

Soeur des Soeurs tisseuses de violettes,
Une ardente veille blémit tes joues...
Danse ! Et que les rythmes aigus dénouent
Tes bandelettes.

Vase svelte, fresque mouvante et souple,
Danse, danse, paumes vers nous tendues,
Pieds étroits fuyant, tels des ailes nues
Qu'Eros découple...

Sois la fleur multiple un peu balancée,
Sois l'écharpe offerte au désir qui change,
Sois la lampe chaste, la flamme étrange,
Sois la pensée !

Danse, danse au chant de ma flûte creuse,
Soeur des Soeurs divines.-- La moiteur glisse,
Baiser vain, le long de ta hanche lisse...
Vaine danseuse !

ERNEST CHAUSSON
Chanson perpetuelle
Texto de Charles Cros (1842-1888)

Bois frissonnants, ciel étoilé,
Mon bien-aimé s'en est allé,
Emportant mon cœur désolé !

Vents, que vos plaintives rumeurs,
Que vos chants, rossignols charmeurs,
Aillent lui dire que je meurs !

Le premier soir qu'il vint ici
Mon âme fut à sa merci.
De fierté je n'eus plus souci.

Mes regards étaient pleins d'aveux.
Il me prit dans ses bras nerveux
Et me baisa près des cheveux.

J'en eus un grand frémissement;
Et puis, je ne sais plus comment
Il est devenu mon amant.

Et, bien qu'il me fût inconnu,
Je l'ai pressé sur mon sein nu
Quand dans ma chambre il est venu.

Je lui disais: "Tu m'aimeras
Aussi longtemps que tu pourras !"
Je ne dormais bien qu'en ses bras.

Mais lui, sentant son cœur éteint,
S'en est allé l'autre matin,
Sans moi, dans un pays lointain.

Puisque je n'ai plus mon ami,
Je mourrai dans l'étang, parmi
Les fleurs, sous le flot endormi.

ERNEST CHAUSSON
Chanson perpetuelle
Texto de Charles Cros (1842-1888)

Bosques temblorosos, cielo estrellado,
mi amado me ha abandonado,
llevándose mi corazón desolado.

Vientos, que vuestros dolientes rumores,
que vuestros cantos, encantadores ruiseñores
le digan que me muero.

El primer día que vino aquí,
mi alma estuvo entregada a él.
Mi orgullo desapareció.

Mis ojos le revelaron todo.
Él me cogió en sus brazos nerviosos
y me besó cerca de mis cabellos.

Sentí un gran estremecimiento;
y después, sin saber cómo,
se convirtió en mi amante.

Y, aunque era desconocido para mí
le apreté contra mi pecho desnudo
cuando vino a mi cuarto.

Y le dije: "¡Me amarás
tanto tiempo como puedas!".
No podía dormir más que en sus brazos.

Pero él, sintiendo su corazón apagado,
se fue la otra mañana,
Sin mí, hacia un país lejano.

Como ya no tengo a mi amado,
moriré en el estanque, entre
las flores, bajo la corriente dormida.

Au bruit du feuillage et des eaux,
Je dirai ma peine aux oiseaux
Et j'écarterai les roseaux.

Sur le bord arrêtee, au vent
Je dirai son nom, en rêvant
Que là je l'attendis souvent.

Et comme en un linceul doré,
Dans mes cheveux défaits, au gré
Du flot je m'abandonnerai.

Les bonheurs passés verseront
Leur douce lueur sur mon front;
Et les joncs verts m'enlaceront.

Et mon sein croira, frémissant
Sous l'enlacement caressant,
Subir l'étreinte de l'absent.

Que mon dernier souffle,
Emporté dans les parfums du vent d'été,
Soit un soupir de volupté!

Qu'il vole, papillon charmé
Par l'attrait des roses de mai,
Sur les lèvres du bien-aimé !

Al sonido de las hojas y las aguas
Les diré mis penas a los pájaros
Y apartaré los juncos.

Al llegar a la orilla,
al viento diré su nombre,
soñando que allí lo esperaba a menudo

Y, como en un sudario dorado,
en mis cabellos desordenados
me abandonaré al viento.

Las alegrías pasadas rociarán
su dulce resplandor sobre mi frente;
Y los juncos verdes me enlazarán.

Y mi pecho creará estremecido,
bajo los acariciantes lazos,
sentir el abrazo del ausente.

¡Que mi último aliento,
Empujado por los aromas del viento de verano,
Sea un suspiro de placer!

¡Que vuele, mariposa encantada
por el atractivo de las rosas en mayo,
sobre los labios del amado!